



# **Dynamique de l'Esprit : de l'appel personnel à l'exercice du ministère en Église**

**par David  
BOUILLON,**

*professeur  
de théologie  
pratique,  
HET Pro, Suisse*

Si quelqu'un est tout seul pour louer le Seigneur  
S'il est seul comme Élie au fin fond d'un désert  
Dieu s'approche en silence et vient pour l'écouter.

Si deux se réunissent et se plongent en Dieu  
Si leur cœur ne fait qu'un comme au soir d'Emmaüs  
Un troisième s'approche et partage le pain.

Si trois sont rassemblés pour se tourner vers Dieu  
Si leur prière est dite au nom de Jésus-Christ  
Ils sont quatre avec lui, présent au milieu d'eux.

S'il en est six, ou sept, ou peut-être douze  
Alors vient l'Esprit Saint dans des langues de feu  
Il se pose sur eux pour bâtir son Église.

Si c'est la multitude qui le loue le Dieu Très-Haut  
Alors l'enfer tressaille et le ciel se prosterne  
Le cosmos se remplit d'un chant d'éternité.

Frères, nous sommes là et qu'importe le nombre.  
Le Christ nous a rejoints, l'Esprit s'est approché,  
Le cœur du Père bat au rythme de nos chants.

Daniel Bourguet (origine inconnue)

---

Note : L'essentiel des textes publiés et inédits de Louis Dallière ont été rassemblés dans deux volumes intitulés *Compilation des textes du pasteur Louis Dallière*. Vol. 1 : 1923-1939 ; Vol. 2 : 1940-1976. Nous renvoyons dans les notes à ces deux volumes abrégés : Comp. 1 et Comp. 2.

## Introduction : réhabiliter l'Église

Ma réflexion s'appuiera sur l'apport de la théologie de Louis Dallière (auteur étudié dans ma thèse de doctorat)<sup>1</sup> et de l'expérience vécue dans la communauté de l'Union de prière<sup>2</sup>. Aussi bien le pasteur Dallière que la longue expérience de l'Union de prière (fondée en 1946) attestent de la possibilité de concilier l'accueil individuel et communautaire des charismes sans renoncer à une ecclésiologie soucieuse d'incarner la formule du Credo de Nicée-Constantinople : « Je crois l'Église Une, Sainte, Catholique et Apostolique ».

Dès la fin de ses études de philosophie et de théologie, L.D. expose sa volonté de creuser la question ecclésiologique :

« Ce que j'ai eu en vue surtout, c'est une réhabilitation de la pensée religieuse que je souhaite de tout mon cœur. Comment collaborer à cette œuvre d'une manière efficace, c'est une autre histoire. Il me semble que deux tâches se présentent : étude sur la nature de la pensée, étude sur la nature de l'Église, ou si tu veux, du christianisme considéré comme une Église. C'est par ce dernier bout que je commence »<sup>3</sup>.

En affirmant cette préoccupation foncière pour l'ecclésiologie, L.D. ne fait que rejoindre un courant croissant chez de nombreux théologiens ou hommes d'Église. Autant le siècle précédent fut tourné vers la religion ou la recherche d'une « essence du christianisme », autant le XX<sup>e</sup> siècle va se préoccuper de l'Église, de son unité, de son renouveau spirituel, de son inscription dans les questions de société. Même s'il ne le cite pas directement dans ses écrits, L.D. rejoint l'affirmation d'Otto Dibelius, auteur d'un ouvrage programmatique : *Das Jahrhundert der Kirche* (Le siècle de l'Église)<sup>4</sup>. Cette conviction de jeunesse sera réaffirmée par L.D. quarante ans plus tard :

---

<sup>1</sup> *Église – Baptême – Esprit Saint : La théologie de Louis Dallière*, Université de Strasbourg, 2017, <http://www.theses.fr/2017STRAK010#>. Dans la suite de cet article, le nom de Louis Dallière sera abrégé L.D.

<sup>2</sup> [www.uniondepriere.fr](http://www.uniondepriere.fr).

<sup>3</sup> L. Dallière, *Lettre à Pierre Ducros*, 1<sup>er</sup> avril 1923, Comp. 1, p. 23. C'est nous qui soulignons.

<sup>4</sup> Berlin : Furche-Verlag, 1927. Marc Boegner, cite cet ouvrage dans son étude : *Qu'est-ce que l'Église ?*, Paris : Je Sers, 1931, p. 6. Voir également M. Leiner, « L'Église dans le monde », in Birmelé, A. ; Bühler, P. ; Causse, J-D. ; Kaennel, L., *Introduction à la théologie systématique*, Genève : Labor et Fides, 2008, p.622.

« Ce siècle de la guerre est aussi le siècle de l'Église, de son unité, de son achèvement pour le Retour du Seigneur »<sup>5</sup>.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle pourtant, la situation des Églises, particulièrement en France, était loin d'être florissante. La désaffection religieuse qui s'était amorcée avec la Révolution française et renforcée dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, avec l'apparition d'un prolétariat ouvrier urbain, avait fortement affaibli la vie des paroisses tant catholiques que protestantes. L'affirmation de la laïcité par le pouvoir politique avait aussi, au tournant du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, renforcé cette marginalisation des Églises. Enfin, au niveau culturel et intellectuel, l'influence du scientisme, du positivisme et de la critique historique, accrut encore cette impression d'un décalage entre la vie religieuse et les aspirations nouvelles de la société.

Témoin du Réveil de la Drôme (Mouvement des Brigadiers) mais sans y prendre part, L.D. s'engage résolument dans le soutien au mouvement de Pentecôte dès son implantation en France (1930). Pour lui, cette prédication d'une plus grande plénitude de l'Esprit Saint est une réponse à son espoir d'un renouveau de la vie spirituelle des fidèles et par eux, de toute l'Église. Tout au long de son ministère et en particulier dans la fondation de la communauté de l'Union de prière (1946), L.D. aura le souci de tenir ensemble engagement personnel de chaque croyant et affirmation de la réalité de l'Église comme corps visible fondée sur des ministères en charge de sa vie sacramentelle pétrie de l'Esprit Saint.

## 1. L'Église : ni l'individualisme ni la masse sans visage

Le choc de la Première Guerre mondiale a plongé les sociétés occidentales et les Églises dans une crise profonde. Comme Karl Barth outre-Rhin, L.D. constate l'échec du libéralisme théologique dans lequel il a été formé. Au lieu du triomphe du progrès, c'est toute l'horreur de la science mise au service de la mort industrialisée. Les Lumières laissaient espérer l'avènement du sujet pensant, et de l'humain enfin entré dans l'âge adulte<sup>6</sup>. Mais l'expérience des tranchées vient démentir cette foi dans une humanité que la raison guiderait infailliblement vers le vrai et vers le bien.

---

<sup>5</sup> *Promesses et exigences du Saint-Esprit*, 1962, 2<sup>e</sup> étude, § 2, Comp. 2, p. 423.

<sup>6</sup> E. Kant, *Vers la paix perpétuelle. Que signifie s'orienter dans la pensée ? Qu'est-ce que les Lumières ? et autres textes*, Paris, GF-Flammarion, 2006, pp. 43-45.

Comme son beau-frère, le philosophe catholique Gabriel Marcel, L.D. perçoit le danger d'une pensée qui tend à idéaliser l'individu. Le protestantisme moderne, séduit par la philosophie idéaliste, n'a pas échappé à ce danger. L'affirmation du *cogito* (décliné à la première personne du singulier) préparait ce triomphe du Moi qui substitue au *Soli Deo gloria* un *Soli EGO gloria* (la formule ne respecte pas les règles de déclinaison latine !)<sup>7</sup>.

« Quand je vins, en effet, à connaître les philosophes, je fus frappé du fait que les modernes étaient des hommes isolés en eux-mêmes. Au contraire, il me semblait que l'homme ne pensait qu'en tant qu'il est membre de ce que j'appelais une société spirituelle. Le Christ m'apparut dans ma vie de jeune homme comme le chef de la société spirituelle au sens le plus plein. Le Christ, prince des esprits, révèle que la pensée la plus lumineuse est inséparable de l'amour »<sup>8</sup>.

Mais il se méfie tout autant des projets totalitaires qui agglutinent les humains en une masse docile et fanatique.

« Le Baptême des Catéchumènes a une portée que j'appellerais stratégique. Par faiblesse plus que par mauvais vouloir, par glissement des âmes dévitalisées plus que par adhésion délibérée, des multitudes d'hommes sont aujourd'hui au service, ou au pouvoir, de l'antichrist. Sans le vouloir délibérément, les masses vivent dans une sorte d'orgueil prométhéen qui divinise non l'homme mais le troupeau humain meurtrier et impudique. Ce que j'appelle un magma d'êtres humains absorbe sans cesse les familles et les structures autrefois christianisées. [...] Le Baptême atteste donc ici au monde la solidité inébranlable de la structure ecclésiale qui se tient ferme sur le rocher de Christ, au milieu de l'écroulement et de l'écoulement d'une chrétienté en décomposition »<sup>9</sup>.

---

<sup>7</sup> On pourrait sans doute voir dans le développement de l'éthique chez de nombreux philosophes modernes une tentative d'échapper au risque de solipsisme lié à l'affirmation radicale du sujet pensant. C'est par une reprise de la notion de révélation que des penseurs juifs contemporains comme Buber et Lévinas renouent avec l'affirmation qu'il n'y a pas de Je sans Tu. La pensée chrétienne classique ne pouvait faire œuvre de théologie sans en même temps vivre le dialogue permanent avec Dieu par la prière.

<sup>8</sup> L. Dallièrre, *Les trois premiers fruits de l'Esprit*, Charmes-sur-Rhône, archives inédites, 1959, 1<sup>re</sup> étude, § 2, Comp. 2, p. 375.

<sup>9</sup> L. Dallièrre, *Témoignage au Synode national de l'ÉRF – Le Chambon-sur-Lignon, 1951*, Comp. 2 p. 121. Ce Synode devait aboutir à la possibilité pour des pasteurs de remplacer le baptême des nouveau-nés par une présentation.

Pour L.D., l'Église est donc une « société » avec son organisation (ministères) et sa « population » (parfois exubérante) mais qui se distingue d'autres formes de socialisation que nos cultures ont pu connaître. Cette affirmation est d'autant plus importante que pour L.D. la chrétienté s'est terminée avec la Première Guerre mondiale<sup>10</sup>.

« Sur le reste fidèle, regroupé autour de S. Pierre, s'articule l'œuvre de S. Paul parmi les Païens : œuvre qui s'est poursuivie jusqu'à nos jours, on pourrait peut-être dire jusqu'au 2 août 1914, jour où la Chrétienté s'est définitivement déchirée elle-même. »

Par « chrétienté » il entend cette forme de convergence d'intérêt entre l'État et les valeurs chrétiennes qui a pu se déployer à des degrés divers entre la conversion de Constantin et 1914.

« Le XX<sup>e</sup> siècle me paraît être de toute évidence le siècle de la mort, non de Dieu, mais de la chrétienté : vous la voyez remplacée sous vos yeux par un magma mondial, techno-lâtrique et anti-christique. – Or le Baptême des enfants me paraît historiquement lié à l'existence de la chrétienté ; il a pris avec elle toute son ampleur ; il a reçu d'elle les états qui lui étaient nécessaires pour la construction d'un édifice qui devait répondre au paradoxe d'être à la fois terrestre et chrétien. Et, vus sous cet angle, en face d'une Renaissance partiellement anti-christique, la Genève de Calvin, les principautés et les royaumes luthériens, furent des renouveaux de la chrétienté. Pour Calvin, le citoyen ou le magistrat qui ne fût pas à la fois baptisé, communicant et fidèle, eut été un non-sens. Toute la discipline presbytérale avait pour but une adéquation entre le citoyen de l'État et le fidèle de l'Église participant personnellement aux Sacrements »<sup>11</sup>.

Si l'Église en tant que « société » a encore un avenir dans un monde qui voit disparaître la chrétienté, c'est parce qu'en même temps

---

<sup>10</sup> Charte de l'Union de prière, § 22/26.

<sup>11</sup> L. Dallièrre, *Témoignage au Synode national de l'ÉRF – Le Chambon-sur-Lignon, 1951*, Comp. 2, p. 254 On retrouve un jugement analogue chez le pape Jean-Paul II : « On doit considérer comme désormais dépassée, même dans les pays d'ancienne évangélisation, la situation d'une 'société chrétienne' qui [...] se référait explicitement aux valeurs évangéliques » (*Lettre apostolique Novo millennio ineunte* (6 janvier 2001), § 40 ; (en ligne) [https://w2.vatican.va/content/john-paul-ii/fr/apost\\_letters/2001/documents/hf\\_jp-ii\\_apl\\_20010106\\_novo-millennio-ineunte.html](https://w2.vatican.va/content/john-paul-ii/fr/apost_letters/2001/documents/hf_jp-ii_apl_20010106_novo-millennio-ineunte.html) (consulté 31/08/2021).

que cette mutation s'opère, Dieu répand à nouveau avec force son Esprit.

## 2. L'Église, œuvre de l'Esprit Saint

Si comme nous l'avons évoqué ci-dessus, le XX<sup>e</sup> siècle a été le siècle de l'Église, il a aussi été celui de l'Esprit-Saint<sup>12</sup>. Un siècle plus tard, force est de constater que partout dans le monde le christianisme marqué du sceau de l'Esprit est en croissance constante. Vous êtes aussi familier de cette notion de « charismatisation » des Églises dont nous voyons les signes dans nombre de nos communautés protestantes et évangéliques.

Ces deux dynamiques de l'Église et de l'Esprit auraient pu chercher à triompher l'une sur l'autre ou, moins tragiquement, s'annuler l'une l'autre. Si nous transposons à l'ecclésiologie actuelle ce que Jean-Louis Leuba soulignait à propos du Nouveau Testament nous ne pouvons en effet minimiser cette tension récurrente entre l'institution et l'événement<sup>13</sup>. L.D. sera particulièrement attentif à constamment tenir ensemble ces deux aspects qui, pour lui, s'enrichissent mutuellement à condition que l'Esprit puisse y être pleinement présent.

« Le Réveil actuel nous apporte, non pas une dissidence, mais une doctrine vivante de l'Église. Le principe de cette doctrine, c'est Christ d'abord, ensuite son Église qu'il édifie par le Saint-Esprit. C'est de Christ, par l'Esprit, non du croyant isolé, ou de l'association des croyants, que découle l'Église de Réveil »<sup>14</sup>.

Au début des années 1930 quand il prend fait et cause pour le mouvement pentecôtiste qui débute en France, il souligne que certains théologiens pentecôtistes, en particulier ceux du mouvement Elim

---

<sup>12</sup> Voir Vinson Synan (éds), *The Century of the Holy Spirit. 100 Years of Pentecostal and Charismatic Renewal*, Nashville : Thomas Nelson, 2001, 485 p. Une version plus brève par ce même auteur était parue en 1984 : *In the Latter Days. The Outpouring of the Holy Spirit in the Twentieth Century*, Ann Arbor : Servant Books, 168 p. Étonnamment, l'Église catholique va consacrer le XX<sup>e</sup> siècle au Saint-Esprit puisque sous l'influence de Sœur Elena Guerra, le pape Léon XIII, le 1<sup>er</sup> janvier 1901, prie l'hymne *Veni Creator Spiritus* (cité par Mary Healy, « Pourquoi faut-il étudier le baptême dans l'Esprit-Saint », *Istina*, LIX, n° 2-3, 2014, pp. 127-128).

<sup>13</sup> Jean-Louis Leuba, *L'Institution et l'Événement. Les deux modes de l'œuvre de Dieu selon le Nouveau Testament*, Neuchâtel-Paris : Delachaux & Niestlé, 1950, 141 p. (Bibliothèque Théologique)

<sup>14</sup> « Un Évangile total », *Esprit et Vie*, 1933, 13, Comp. 1, p. 346.

qu'il a pu rencontrer lors d'un voyage en Angleterre, ont un réel souci de l'Église.

« Ainsi une doctrine des ministères, conçus non point comme s'opposant aux charismes (dons surnaturels), mais au contraire comme nécessités par eux, s'appuyant sur eux, et en même temps contrôlant toute manifestation publique à la lumière de la Parole écrite, est à la base même de la pensée de Jeffreys »<sup>15</sup>.

Trente ans plus tard, L.D. réaffirme sa conviction que la redécouverte d'une plus grande plénitude de l'Esprit dans nos Églises est une chance et qu'elles ont tout à y gagner.

« L'action du Saint-Esprit pénètre très profondément dans la structure même de l'Église. Les apôtres sont assemblés avec Jésus pour que le Seigneur les instruisse par le Saint-Esprit. Les trois mille convertis du début sont assemblés par le Saint-Esprit dans la fraction du pain que leur transmettent les apôtres. Le Saint-Esprit assemble les disciples en un Corps, il coordonne leur vie en commun, il fait régner au milieu d'eux l'ordre dans la vérité et dans l'amour »<sup>16</sup>.

Cette conjonction étroite de l'appel individuel et des ministères institués est au cœur de la fondation de l'Union de prière. Cette communauté, sorte de tiers-ordre protestant (comme les *Veilleurs* fondés par Wilfred Monod), est un lieu d'épanouissement de la foi personnelle, une expérience concrète de la vie fraternelle et un appui pour l'Église réformée avec laquelle elle entend demeurer en communion<sup>17</sup>. La possibilité offerte à chacun de vivre les charismes s'accompagne d'une réaffirmation de la discipline réformée en matière de ministères.

« Toute communauté a sa hiérarchie, et sans hiérarchie, il n'y a pas de communauté.

Le fondement biblique de cette affirmation est toute la révélation concernant les ministères : '*Christ a donné les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs... en vue de l'œuvre du ministère*' (Ép 4,11).

<sup>15</sup> L. Dallière, *D'aplomb sur la Parole de Dieu*, Valence, Charpin & Reyne, 1932, p. 24, Comp. 1, p. 286.

<sup>16</sup> L. Dallière, *Études de la Retraite 1962* (Suisse), *Promesse et exigence du Saint-Esprit*, 2. *Promesse donnée à l'Église, corps de Christ*, Comp. 2, p. 419.

<sup>17</sup> En juin 1972, un *Protocole d'accord* est signé entre l'Église réformée de France et l'Union de prière.

La hiérarchie n'est pas créée par l'inspiration ; une de ses fonctions est, au contraire, de contrôler – je ne dis pas d'éteindre – l'inspiration.

Ce qui fonde la hiérarchie c'est l'appel du Christ, accepté par le cœur de celui qui est appelé, et reconnu par la communauté. Une fois qu'un ministère est établi de cette manière, il ne doit plus être mis en discussion toutes les cinq minutes. Il reste valable tant que la Communauté, obéissant au Christ, n'a pas disposé les choses autrement. Les ministères ont droit à leur plein épanouissement. Il n'y a pas d'avantage pour la communauté à ce que les conducteurs travaillent en gémissant sous une constante opposition (He 13,17) »<sup>18</sup>.

« Les instructions du Christ, durant les quarante jours qui suivent Pâques, sont données 'aux apôtres qu'il avait choisis', Actes 1,2. La foi chrétienne a ici nettement une structure hiérarchique. Les apôtres dirigeront l'Église naissante ; ils la représenteront devant le peuple le jour de la Pentecôte ; les nouveaux baptisés persévéreront 'dans la doctrine des apôtres', Actes 2,42, Paul aussi parle avec l'autorité d'un apôtre, 1 Corinthiens 11,26 ; 14,37-38 ; 2 Corinthiens 10,8.

Les apôtres à leur tour nommeront des diacres et des anciens ou évêques. Ils le feront avec la certitude que c'est Dieu qui donne les ministères, en commençant par celui de l'apôtre, Éphésiens 4,11. Pour remplir leur charge, tous ces ministres devront être bien entendu remplis du Saint-Esprit, Actes 6,3 : 'Choisissez donc, parmi vous, frères, sept hommes de bon renom, pleins de sagesse et remplis du Saint-Esprit...' : mais l'autorité qui leur est confiée ne dépend pas d'une sorte de sondage que l'on ferait sans cesse, pour savoir jusqu'à quel point les ministres sont remplis du Saint-Esprit. L'autorité leur est donnée une fois pour toutes, en vertu d'une vocation reconnue par l'Église et reçue par elle »<sup>19</sup>.

Toutefois, cette vision, qui se veut équilibrée entre l'inspiration et les ministères, n'enlève pas à L.D. sa lucidité sur les défis à relever. Cette convergence de l'ecclésiologie et de la pneumatologie est un équilibre des plus instables. Seule une vision claire des enjeux

<sup>18</sup> L. Dallière, *la vie de communauté – 1949*, § 4 – la hiérarchie dans la communauté, Comp. 2, p. 227.

<sup>19</sup> L. Dallière, *Retraite 1962, Promesse et exigence du Saint-Esprit, 2. Promesse donnée à l'Église, corps de Christ*, Comp. 2, p. 419.

eschatologiques (nous y reviendrons dans le point 3) permet à ceux qui aspirent à cette Église dans la force de l'Esprit de garder le cap malgré toutes les turbulences rencontrées.

## 2.1. Les défis à relever

Comme souvent, L.D. est attentif aux événements de l'histoire. Dieu n'agit pas en dehors de la pâte humaine. Il s'appuie ici sur la restauration de l'Église réformée après les années difficiles du Désert qui avaient vu se développer un mouvement d'inspirés.

« Quelque opinion qu'on puisse nourrir à l'égard des Prophètes cévenols, il est certain que la tradition évangélique a été sauvée par eux dans notre pays après la Révocation de l'Édit de Nantes. La partie faible du corps pastoral avait abjuré et touchait les pensions de Louis XIV. Les pasteurs fidèles avaient émigré. Ce furent les charismes surnaturels, donnés à d'humbles montagnards, qui maintinrent la prédication de la grâce de Jésus jusqu'à la restauration d'Antoine Court. Les dons surnaturels s'accompagnèrent d'excès et d'extravagances. Mais ici, il faut souligner le fait capital et le méditer longuement : la doctrine d'Antoine Court a consisté à éliminer complètement les charismes, pour les remplacer par les ministères reconstitués. Quelque reconnaissance et quelque respect infini qu'on doive à Court, et que je ne songe pas à lui marchander pour ma part, on peut se demander lequel, de lui ou de Jeffreys, est le plus près de la Parole de Dieu ? Pas de dons surnaturels, **mais** des ministères : tel est le principe de Court. Mais le revivaliste Gallois au contraire : c'est parce qu'il y a des dons qu'il doit y avoir **aussi** des ministères. Les croyants remplis de l'Esprit sont comme la matière sur laquelle s'exercent les ministères, leur point d'appui et leur raison d'être. L'expérience de nos Églises réformées de France ne vient-elle pas confirmer que, si les ministères excluent les dons surnaturels des fidèles, ils deviennent vite des têtes sans corps : le ministère du pasteur protestant français n'est-il pas devenu trop souvent le ministère unique, à tout faire, le contenu de toute religion, en face de Temples qui se vident et de fidèles qui ne font rien ? Tout le tragique problème de nos Églises depuis plus de cent ans, tous les efforts de Réveil, ne se ramènent-ils pas à cette question centrale : nous avons une ossature de ministères ; mais comment rendre aux fidèles une participation personnelle aux grâces du Saint-Esprit ? »<sup>20</sup>.

<sup>20</sup> L. Dallière, *D'aplomb sur la Parole de Dieu*, Comp. 1, p. 286.

Devant le Synode régional de Tourmon, L.D. reprend cet élément historique mais en précisant sa pensée pour y inclure trois éléments-clés : Parole, sacrements, inspiration :

« Seriez-vous d'accord que nous adoptions comme hypothèse de travail, la pensée que la vie chrétienne repose sur un trépied : la Bible, Parole écrite où Dieu se révèle ; les sacrements, où le Fils de Dieu nous incorpore à lui et se donne à nous ; enfin l'inspiration, par laquelle l'Esprit-Saint nous place actuellement en communion avec le Père et le Fils ? [...] Je vous prie d'accepter ce schéma comme un moyen un peu simpliste de classer une multitude de faits, sur lesquels nous devons jeter un coup d'œil bien rapide.

C'est ainsi que je dirai, toujours grosso modo, que la Réforme s'est préoccupée avant tout de rendre la Parole de Dieu, sa prédication et son enseignement, à un peuple à qui on ne présentait plus que des pratiques sacramentelles légalisées et politisées. Vous avez tous présente à l'esprit la déclaration de Calvin : « *Voilà dont nous avons l'Église visible, car partout où nous voyons la Parole de Dieu être purement prêchée et écoutée, les sacrements être administrés selon l'institution de Christ, là il ne faut douter nullement qu'il y ait Église* ».

La Parole et les sacrements : de l'inspiration il n'est pas question. En Allemagne, les abus des inspirés avaient poussé Luther à se ranger de toute sa force du côté des Princes dans la guerre des Paysans. Plus tard, lorsque les prophètes cévenols prirent les armes, ce furent les troupes royales et catholiques qui les combattirent ; mais, après la guerre des Camisards, Antoine Court et les restaurateurs de l'autorité synodale cherchèrent à éliminer, par la doctrine et la discipline, toute trace de prophétie.

[2] Selon notre schéma un peu simpliste, nous dirons que les Réformateurs selon la vocation qui était la leur, ont uni fortement la Parole de Dieu avec les sacrements de Jésus-Christ ; mais que, peut-être, leur œuvre est restée en partie inachevée du côté inspirationnel, prophétique, piétiste, si l'on veut. Ou bien encore on estimera que les illuminés allemands du XVI<sup>e</sup> s., et aussi les prophètes français de la fin du XVII<sup>e</sup> s., ont pris un si mauvais départ, que Luthériens et Calvinistes ont été tentés de tout rejeter, le bon comme le mauvais, dans ce troisième aspect de la vie chrétienne »<sup>21</sup>.

<sup>21</sup> L. Dallièrè, *L'Église devant les Réveils, en particulier les mouvements de pentecôte. Rapport présenté au Synode Régional de Tournon le 10 novembre 1958*, Comp. 2, p. 357.

À nouveau nous voyons le souci de L.D. de viser une approche théologique la plus inclusive possible à la fois en ce qui concerne le donné biblique (les textes majeurs de Paul en lien avec les charismes) mais aussi le donné historique (il est convaincu que les charismes ont toujours trouvé à s'exprimer dans l'histoire de l'Église, y compris dans le catholicisme). Il y a donc bien chez lui un souci de la « catholicité » (au sens du Credo et pas au sens de l'Église de Rome) qui le mettra souvent en porte à faux tant de la part du protestantisme historique que des mouvements dissidents qui le soupçonnent d'un retour à Rome.

### **2.1.1. L'excuse de l'Esprit pour justifier le repli sectaire**

À l'opposé de la catholicité, on trouve le repli sectaire qu'il soit le fait des confessions historiques ou des nouvelles dénominations. D'une certaine manière, chaque Église en accentuant son identité en opposition aux autres, se comporte comme un individu sûr de son fait. C'est une autre forme d'individualisme qui se fonde sur le « charisme » particulier qu'une confession ou une dénomination met en avant (la primauté de Pierre, le salut par la foi, le baptême des confessants, le parler en langues...). Aujourd'hui encore, les options radicales prises par certaines confessions sur des sujets de société – y compris en invoquant un *kairos* suscité par l'Esprit – s'apparentent à une forme de fuite en avant dissidente, ce qui met à mal le long labour de communion et de réconciliation entre les confessions chrétiennes.

« Il faut, pour le couronnement de l'œuvre divine, une Église qui n'accroît pas une vérité au détriment des autres ; car, quelle que soit son organisation, une telle Église est sectaire, par le fait qu'elle morcelle la Révélation »<sup>22</sup>.

« § 2 Mais il ne s'agit aucunement de courir çà et là pour faire des prosélytes, qui vivraient sur leurs expériences d'un moment, soit seuls, soit groupés en conventicules plus ou moins sectaires. »

L.D. était conscient du caractère inédit et incongru de son soutien au Réveil de pentecôte, mais il a refusé tout positionnement aventureux pour, au contraire, rester dans le cadre du système presbytéro-

---

<sup>22</sup> L. Dallièrre, *Le mystère de l'Église composée de Juifs et de Païens* (conférence prononcée à la demande de Marc Boegner en octobre 1941 au temple de St-Laurent-du-Pape. Il s'agissait d'apporter une réponse spirituelle et de se positionner face aux lois antijuives édictées par le gouvernement de Vichy), Comp. 2, p. 18.

synodal<sup>23</sup>. Certes ce n'était pas forcément le meilleur, mais c'était ce qui lui permettait de se rattacher à la réalité de l'Église.

Tout le chapitre 1 de son opuscule *D'aplomb sur la Parole de Dieu* (1932) vise d'ailleurs à démontrer que le Réveil n'est pas voué à virer à la dérive sectaire ou à la dissidence. Citons les titres de trois § de ce chapitre :

- 1° Le réveil est un mouvement de l'Église et pour l'Église ; la secte est un mouvement hors de l'Église et contre l'Église.
- 2° Le réveil remet en lumière les doctrines fondamentales de l'Église ; la secte se cristallise autour d'un point spécial de doctrine.
- 3° Le réveil produit normalement un courant d'amour dans la chrétienté ; la secte au contraire.

### **2.1.2. L'excuse de l'ordre pour éteindre ou contrôler l'Esprit**

Ce choix n'était cependant pas sans risque. Comme nous l'avons déjà vu dans des citations précédentes, l'Église réformée en France a fini par récuser l'inspiration qui s'était manifestée dans le prophétisme cévenol. Il semble que cette posture de méfiance se répéterait dans les siècles suivants vis-à-vis des personnes ou des mouvements apportant un renouveau de la foi (piétisme, méthodisme, Armée du Salut, réveil du pays de Galles, Brigadiers de la Drôme, renouveau charismatique).

Est-ce par crainte de la répétition des excès de l'enthousiasme, ou parce que l'on a opté pour une lecture cessationniste des charismes, ou encore par souci de promouvoir un christianisme soucieux des convenances, toujours est-il que le protestantisme a repoussé hors de son champ ecclésial l'expression de l'inspiration. L.D. plaide pour que ce lien trop longtemps brisé soit renoué.

« La seconde œuvre du Saint-Esprit dans l'Église, c'est le don des ministères. La seconde liste de 1 Corinthiens 12 rejoint sur ce point le texte de Éphésiens 4 : 'Celui qui est descendu, c'est le même qui est monté au-dessus de tous les cieux, afin de remplir toutes choses. Et il a donné les uns comme apôtres... ' et toute la

---

<sup>23</sup> À plusieurs reprises, il regrettera que des collègues réformés entrés dans le Réveil de Pentecôte aient fini par quitter l'ÉRF sous prétexte que le vin nouveau ne saurait demeurer dans des vieilles outres. « Je n'ai jamais été de ceux qui pensent qu'il faut sortir des Églises pour bâtir des mouvements nouveaux, des dénominations comme on dit en Angleterre. Ces séparations vont à l'encontre de la liberté que leurs fondateurs prétendent ainsi se procurer : car rien ne durcit plus vite qu'une dissidence. Seule l'Église est vivante, souple, organique c'est à elle de recevoir ce que l'Esprit dit à chaque génération. Les outres nouvelles, ce sont des cœurs changés », *Causeries sur l'œuvre de Charmes*, 1946, Comp. 2, p. 134.

suite. Éphésiens 4,10 et suivants. Voir aussi Romains 12,6-8. Ainsi les ministères institués dans l'Église viennent du Saint-Esprit, et agissent par le Saint-Esprit. Il n'y a pas de contradiction de principe entre l'institution et l'inspiration. Il n'y a aucune incompatibilité, qui serait fondée en Dieu, entre le pasteur par exemple, qui est consacré dans sa charge au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et le chrétien en qui le Saint-Esprit se manifeste par une inspiration ou un don de guérison»<sup>24</sup>.

« Il y a plus encore que cela dans l'action du Saint-Esprit, mais il y a d'abord cela, cette action corporative, qui édifie au sens littéral de construire. Cet aspect de la promesse du Saint-Esprit est une excuse pour tous les cléricatismes. On comprend la tentation des clercs de revendiquer le monopole du Saint-Esprit, qui, s'ajoutant à l'autorité qu'ils tiennent de leurs fonctions, les élève au-dessus du troupeau, lequel n'a plus qu'à écouter et à suivre passivement.

L'abus d'une vérité ne détruit pas la vérité. La promesse du Saint-Esprit est donnée fondamentalement à l'Église comme à un corps que l'Esprit lui-même édifie sur le seul fondement, Christ. Osons braver le reproche de cléricanisme, comme celui d'illuminisme. Les monstres en 'isme' surgissent lorsque l'on dessèche par l'abstraction les réalités que la vie en Christ réunit. On isole, on durcit, on systématise les abus qui viennent de la faiblesse humaine, et l'on se prive de la vérité vivante que le Seigneur offre : c'est la promesse du Père ; recevons-la dans la foi »<sup>25</sup>.

Ce plaidoyer pour une réconciliation de l'institution et de l'inspiration nous place au cœur de la question posée par les organisateurs de ce colloque : La tension entre vocation personnelle (y compris et en particulier celle qui se réclame d'une motion de l'Esprit Saint) et ministères institués.

## *2.2. La vocation, appel individuel mais au service de l'Église*

Faisons le point. Nous sommes héritiers d'un siècle qui a redonné à l'ecclésiologie toute sa valeur. Mais ce que le XX<sup>e</sup> siècle offre aussi

---

<sup>24</sup> L. Dallièrre, Études de la Retraite 1967, *L'Église présente sous l'action du Saint-Esprit*, Comp. 2, p. 478.

<sup>25</sup> L. Dallièrre, Retraite 1962, *Promesse et exigence du Saint-Esprit*, 2. *Promesse donnée à l'Église, corps de Christ*, Comp. 2, p. 420.

comme défi c'est une ecclésiologie profondément renouvelée par la prise en compte de l'action de l'Esprit Saint. Cet accent pneumatologique touche un nombre croissant de croyants mais contribue aussi à repenser la manière dont les ministères peuvent s'exercer.

« L'épître [aux Éphésiens] est donc de saison, aujourd'hui plus que jamais. L'Église doit s'attendre à recevoir, non seulement les dons spirituels du baptême de Pentecôte, mais les ministères qui sont les dons du Christ, grâce auxquels elle parviendra à sa stature parfaite »<sup>26</sup>.

La lettre aux Éphésiens sera souvent évoquée par L.D. (il y consacre 12 études bibliques dans le journal *Esprit & Vie* de 1934). Il y souligne tout ce qui touche à la compréhension de l'Église mais il y prend garde à ne pas trop vite figer le propos pour éviter de durcir ce qui doit rester vivant et dynamique dans la perspective de la venue en gloire du Seigneur.

Il n'y a pas de vie du corps-ecclésial si les cellules (les croyants) ne sont pas eux-mêmes bien vivantes. Cette vie débordante est aussi une conséquence de la vie du Ressuscité en tant qu'il est la tête du corps. L'originalité de L.D. dans le contexte du Réveil de l'Ardèche est de ne pas opposer le croyant vivifié à une Église déclarée morte ou figée. Même si parfois l'institution réformée pouvait paraître sclérosée, le pasteur Dallièr y découvre d'humbles traces de vitalité porteuses d'espérance.

Pour cela, il faut être animé de cet amour-agapè qui a triomphé du mur de la haine (Ép 2,14) et donc ne pas ériger, sous prétexte de favoriser le Réveil, de nouvelles barrières.

« Celui qui donne les ministères, c'est le Seigneur monté au ciel : 'Il est monté au-dessus de tous les cieux, afin de remplir toutes choses. Et il a donné les uns comme...' Procurer la paix, c'est donc discerner l'élection pour le service en soi-même et en autrui. Le fruit de la réconciliation avec Dieu consiste à recevoir une place et une forme de service : voilà le fruit de l'Esprit, qui est *Irênê*.

Je sais bien que cet enseignement est sujet à déformation, car j'en ai déjà souffert. J'ai vu des chrétiens et des chrétiennes défendre avec becs et ongles leur place, leur ministère, c'est-à-dire une place et un ministère tracés par leur intelligence, et non pas reçus comme un fruit de l'Esprit.

Celui qui donne du ciel les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, et ainsi de suite, est le prince de la Paix. En lui les ministères sont agencés pour se compléter les uns les autres, pour s'entr'aider, pour se remplacer selon les besoins. L'élection pour le service a son centre en Jésus-Christ, mais elle n'a pas de limites sclérosées. Selon les termes que nous a enseignés Gabriel Marcel, elle est un Être, non un Avoir. J'ajoute que cette élection conduit à un Être dans la paix ; c'est là que l'on reconnaît le fruit de l'Esprit »<sup>27</sup>.

### 2.3. La Table du Seigneur

Un point étonnant dans le contexte protestant et plus encore dans la perspective du pentecôtisme, est l'importance donnée par L.D. à une pratique régulière du repas du Seigneur (eucharistie/Sainte Cène).

« Si quelque statisticien épris d'enquêtes posait cette question aux protestants contemporains : 'Quelle place la Sainte Cène tient-elle dans votre culture spirituelle ?' gageons qu'une forte proportion répondrait : 'Elle n'y tient aucune place ou presque' »<sup>28</sup>.

Cet élément est si important qu'on pourrait se demander si pour L.D. le rôle premier du pasteur n'est pas de présider le repas du Seigneur plus que de prêcher !

« C'est dans les pasteurs consacrés pour donner la Sainte Cène que l'Église reconnaîtra l'élection par laquelle est suscitée la communauté militante »<sup>29</sup>.

À plusieurs reprises, il affirme que le lien spirituel qui le maintient attaché à l'Église réformée c'est sa participation à la Cène dans le temple du village de Charmes-sur-Rhône (c'est la seule paroisse où il exercera un ministère de 1925 à 1962).

« Nous avons tout là. Je puis vous le dire, j'ai de beaux souvenirs du temple de St-Germain, mais il n'y a, pour moi, sur la terre, nul lieu aussi sacré que le temple de Charmes, où nous

---

<sup>27</sup> L. Dallièrre, *Retraite 1959, Les trois premiers fruits de l'Esprit*, Comp. 2, p. 383.

<sup>28</sup> L. Dallièrre, « La fonction spirituelle du culte. IV. La Cène et l'unité de l'homme », *Foi et Vie*, 1926, 8, p. 408, Comp. 1, p. 116.

<sup>29</sup> L. Dallièrre, *La question que posent à l'Église les structures du monde moderne*, 1948, Comp. 2, p. 223.

avons reçu tant de grâce dans la Sainte Cène, où j'ai vu défiler tant de cercueils devant cette Table sainte »<sup>30</sup>.

Reprenant les deux éléments dont je disais qu'ils caractérisent le XX<sup>e</sup> siècle, nous voyons dans la pensée de L.D. qu'il développe sa théologie eucharistique à la fois à la lumière de l'ecclésiologie et de la pneumatologie.

### 2.3.1. La Table du Seigneur, signe de l'Unité du corps

Nous l'avons déjà dit, L.D. ne veut pas d'un Réveil qui contribuerait à ajouter une nouvelle division à l'Église. Aussi plutôt que de centrer la vie des chrétiens acquis au Réveil, sur tel ou tel point de doctrine (les ministères, l'eschatologie...) ou sur telle ou telle pratique ou expérience spirituelle (le baptême par immersion, le parler en langues, la dîme...), le fondateur de l'Union de prière cherche à redonner une place centrale à la sainte Cène. Fadiey Lovsky le dit de manière explicite :

« Le centre de gravité sacramentelle de son ecclésiologie est dans la Cène, et non pas dans l'immersion baptismale : l'appartenance à l'Union de prière se marque par la participation à la Sainte Cène de l'É.R.F. et non point par une forme particulière du baptême »<sup>31</sup>.

Cette affirmation de F. Lovsky est confirmée non seulement par son expérience personnelle dans l'Union de prière, mais par de nombreuses affirmations du pasteur Dallière lui-même. Voici par exemple ce qu'il écrit dans son étude de 1949 sur la vie de communauté :

« Où la communauté manifeste-t-elle sa présence tangible sur la terre ? La réponse à cette question est donnée par nos études de 1948 sur la prière. La communauté est présente à elle-même, devant Dieu, au milieu du monde, par son Eucharistie. C'est dire que l'Union de prière a un centre de rassemblement visible, qui est la Sainte Cène du Temple de Charmes, le 3<sup>e</sup> dimanche de septembre. [...] Après cette Cène exceptionnelle, nous participons chaque dimanche à des cultes de l'Église réformée de France ou d'une Église apparentée »<sup>32</sup>.

---

<sup>30</sup> L. Dallière, Troisième réunion en vue de la fondation de l'Union de prière. Appartenance à l'Église Réformée, Comp. 2, p. 152.

<sup>31</sup> « La pensée théologique du pasteur Louis Dallière », *Études Théologiques et Religieuses*, 1978, 53/2, p. 183.

<sup>32</sup> L. Dallière, *Quatre études sur la vie de communauté*, 1949, 2<sup>e</sup> étude, § 2 : Présence de la communauté, Comp. 2, p. 230.

D'ailleurs, dans les débuts du Réveil, il adopta une position qui en déconcerta plusieurs. C'est le pasteur Schaerer qui l'exprime dans son étude sur les débuts du Réveil et de l'Union de prière :

« À Charmes, s'organisa une réunion hebdomadaire appelée 'la Communion'. En effet, la Sainte Cène y était célébrée chaque fois. On y priaît librement et les dons spirituels s'y manifestaient. À Charmes, on venait à cette réunion de Privas, du Pouzin, d'ailleurs encore... Jusqu'au jour où le pasteur Dallièrè décida de la supprimer. Comme je m'en étonnais auprès de lui, il me répondit : 'Bien que ces réunions soient publiques, annoncées au Temple, ouvertes à tous, elles créent, en fait, une scission dans la paroisse... Il y a, en réalité, deux Saintes Cènes, celle du Temple et celle de la réunion. Cela ne doit pas être. Il ne faut pas que le Réveil divise l'Église »<sup>33</sup>.

Ce souci de l'unité, de la communion entre les membres du corps de Christ, induit une attitude d'humilité et non d'orgueil spirituel.

« Nous sommes loin de la 'fréquente communion'. Ceci non point par puritanisme janséniste, mais par une charité profonde pour l'Église réformée et à travers elle, pour tout le corps visible de l'Église. Notre but n'est pas de faire mieux sur la terre que l'Église, avec ses messes répétées partout : mais de préparer la grande Cène universelle du Retour de Jésus. Nous devons donc croire que des grâces spéciales sont mises abondamment à notre disposition : dans la lecture de la Bible, dans la prière, et dans l'action constante du Saint-Esprit, pour suppléer à ce que pourrait [donner] dans une autre piété la communion plus souvent répétée. La Cène de Charmes est alors une grande pierre fondamentale sur laquelle on est tout ce temps appuyé, sans avoir besoin de venir la toucher à intervalles rapprochés »<sup>34</sup>.

### **2.3.2. La Table du Seigneur, cœur de la vie charismatique**

C'est cet amour de l'Église et cette soif de son renouveau spirituel qui pousse L.D. à expliciter sa compréhension du Repas du Seigneur. Pour beaucoup de protestants, la pratique eucharistique catholique avait perdu toute pertinence et le culte protestant avait déplacé l'accent sur la prédication. Mais la ferveur initiale de la Réforme avait laissé souvent place à un culte intellectuel ou embourgeoisé.

<sup>33</sup> *Retour historique sur les origines de l'Union de prière*, 1969, p. 8. Archives de l'Union de prière.

<sup>34</sup> Correspondance avec Mlle Matthieu, lettre du 23 juin 1944, Comp. 2, p. 604.

Mais comment donner une forme visible et inspirée à la vie spirituelle et cultuelle sans pour autant adopter le style pentecôtiste ? La réponse sera vite proposée : puisque le culte culmine dans la célébration de la Cène, c'est elle qui offrira le support liturgique recherché. C'est aussi une manière de contrebalancer l'importance de la prédication, et d'éviter que le culte, centré sur le sermon, ne devienne un temps ne mobilisant que la raison. Le repas du Seigneur permet au contraire une forme de rapport « mystique » au Christ qui se rend présent dans la communion<sup>35</sup>.

« Je crois et je suis pleinement persuadé que le plan qui est dans le cœur de Dieu, à l'heure actuelle, c'est de rétablir, dans le Réveil, le culte en Esprit qui lui sera pleinement agréable. Au centre de ce Culte sera la Sainte Cène, célébrée entièrement selon la pensée de Christ, telle qu'elle est dévoilée dans les chapitres 13 à 17 selon saint Jean »<sup>36</sup>.

« Dans la Sainte Cène Jésus se donne à nous, s'unit à nous, prend possession de nous et dans cette union avec Jésus nous recevons ce cœur de Jésus qui sait pardonner. [...] **L'acte central de la Sainte-Cène c'est de recevoir Jésus en nous** »<sup>37</sup>.

Avec l'effusion du Saint-Esprit, le croyant redécouvre que l'on peut adorer Dieu « de tout son cœur », mais cette adoration doit aussi se faire « de toute sa pensée », et c'est précisément ce qu'apporte la liturgie, en particulier, celle de la Cène :

<sup>35</sup> Dans les milieux du Réveil, cette « mystique » de la Cène chère au pasteur Dallière le fera parfois soupçonner de « cryptocatholicisme ». Il est vrai que dans sa compréhension de la présence réelle, L.D. est plus proche de Calvin que de Zwingli.

<sup>36</sup> L. Dallière, « Après le baptême du Saint-Esprit », *Esprit et Vie*, avril 1935, 4, p. 44a, Comp. 1, p. 454. Ce lien entre la Cène et l'évangile de Jean est étonnant, car Jean n'a précisément pas de récit de l'Institution ! Sans doute est-ce l'aspect de communion avec Jésus en la personne du disciple bien-aimé qui conduit L.D. à établir ce lien.

<sup>37</sup> L. Dallière, « Le pardon », *Esprit et Vie*, juin 1936, 6, p. 206a, Comp. 1, p. 516. Carl-A. Keller dans son *Calvin mystique. Au cœur de la pensée du Réformateur*, Genève, Labor et Fides, 2001, pp. 157-169, souligne aussi la portée centrale de l'union à Christ dans la célébration de ce sacrement : « Ajoutons à ces considérations que le Saint-Esprit, véritable maréchal de la pratique et de la réalisation de l'union au Christ dans la vie courante, ne chôme pas non plus lors de la célébration de la Cène. Comme il organise et anime la participation du chrétien à la Personne du Christ à tout moment et en tout lieu, ainsi il assure l'union au Christ au cours de la Sainte Cène » (p. 159). Entre Luther et Zwingli, Calvin souligne l'importance de l'élément concret du pain et du vin en ce qu'ils nous font aussi participer à l'humanité de Jésus et pas seulement à sa nature spirituelle. Ce réalisme de l'incarnation sera également cher au pasteur Dallière.

« Notre Culte, avons-nous dit, se rattache à la Sainte Cène : or la Sainte Cène a un ordre, elle est Eucharistie au Père, au Fils et à l'Esprit-Saint. Respecter cet ordre, c'est sauvegarder la liberté qui serait opprimée par le désordre. [...] »

Ainsi les formes fixes garantissent la liberté du Saint-Esprit, sur un solide fondement biblique. Avec la spontanéité pure, il n'en irait plus de même. Les croyants, orgueilleusement séparés, chercheraient à entrer directement dans l'Eucharistie du Saint-Esprit sans passer par celle du Père ni celle du Fils. Ils tomberaient vite, je le répète, dans, la glorification du moi humain »<sup>38</sup>.

Ce qu'apporte encore cette pastorale de la Cène, c'est un déploiement du sacrement du baptême. L.D. n'hésite pas à considérer ce baptême de l'Esprit comme un sacrement au même titre que le baptême d'eau et la Cène.

« Dans le Baptême du Saint-Esprit, il n'y a pas de matière, comme l'eau dans le Baptême, ou le pain et le vin dans la Sainte-Cène. Il n'y a pas de matière, mais il y a une action, non obligatoire d'ailleurs, c'est l'imposition des mains (dans l'exemple de Actes 10,44, le Saint-Esprit descend, sans qu'il y ait eu imposition des mains). L'imposition des mains (voir Actes 8,17; 19,6...) aide à comprendre la présence mystérieuse de Jésus-Christ. Le geste se dépasse lui-même par le Saint-Esprit »<sup>39</sup>.

« Cela est attesté encore par ce second fait que Jésus forme les apôtres pour déposer entre leurs mains les sacrements de la nouvelle alliance. Au risque d'une certaine hardiesse par rapport à la lettre des écrits de Calvin, disons que nous parlons ici de deux sacrements reconnus par presque tous, le Baptême et la Sainte Cène, et aussi d'un troisième, qui est bien proche des deux premiers, la promesse, le don ou le Baptême du Saint-Esprit. Ces signes visibles et efficaces dans la foi saisissent la personne de l'homme entier, esprit-âme-et-corps, pour le greffer sur le Cep qui est Christ, et pour le revêtir de la force, de la fermeté qui fut celle même du Christ, c'est-à-dire l'habitation du Saint-Esprit en l'homme »<sup>40</sup>.

<sup>38</sup> L. Dallièrè, *Quatre études sur la prière*, 1948 : 2<sup>e</sup> étude, § 4 : Fondements bibliques de la liturgie, Comp. 2, p. 207.

<sup>39</sup> L. Dallièrè, *La Parole de Dieu et les sacrements*, 1952, 4<sup>e</sup> étude, § 2 : Le Baptême du Saint-Esprit, Comp. 2, p. 265.

<sup>40</sup> L. Dallièrè, *L'Église et l'évangélisation*, 1956, 2<sup>e</sup> étude, § 2 : L'initiation chrétienne, Comp. 2, pp. 307-308.

Ici aussi nous sommes très loin de la perspective des Églises issues de la Réforme. Il y a un élément nouveau qui s'expliquera si l'on se tourne maintenant vers l'eschatologie :

« Le Baptême est un point de départ qui contient tout, mais non encore développé. C'est comme une graine. Mais il faut que la graine soit semée dans un sol et reçoive air et lumière. La Sainte Cène est le sol, c'est la terre de laquelle la graine croît. [...] »

De même, le Baptême du Saint-Esprit est lié à la Sainte Cène. C'est dans la Sainte Cène que l'on reçoit, par l'imposition des mains, le Baptême du Saint-Esprit, et non pas individuellement comme en seule liaison avec 'son' baptême. [...]

Le Baptême du Saint-Esprit ne se conçoit pas sans la Sainte Cène. Le Baptême est le seuil, la Sainte Cène est la Table, le Baptême du Saint-Esprit est l'armement de l'armée unifiée et combattante en vue du Retour de Jésus »<sup>41</sup>.

### 3. L'Église « finitive », Épouse du Seigneur qui vient

Pour L.D., c'est la prise en compte du « maranatha » qui constitue la clé de tout l'agir chrétien. Il nous semble que sur ce point, L.D. reste profondément précurseur. En effet, s'il y a bien une réappropriation de l'eschatologie par la théologie chrétienne du XX<sup>e</sup> siècle, cette prise en compte reste essentiellement de l'ordre du travail intellectuel ou de l'analyse portée sur la société occidentale. Le souci eschatologique est plus de l'ordre de l'outil que de l'éthos. L.D. en est conscient, en particulier quand il déconstruit le schéma des dispensations. Pour lui, en effet, toute l'énergie mise dans ces spéculations détourne de l'essentiel qui est de former l'Église et non pas de l'informer. Pour le fondateur de l'Union de prière, l'eschatologie se mûrit dans le cœur par la prière et non pas dans les savantes analyses des textes prophétiques. L'interrogation est légitime mais la manière d'y répondre n'est pas juste et détourne de l'essentiel.

Pourtant, dans la *Charte* qu'il rédige, L.D. semble proposer une pensée suffisamment construite pour que l'on comprenne que l'attente de la Parousie est aux antipodes du quiétisme. Entre vouloir tout expliquer en convoquant tous les passages bibliques supposés pertinents et se taire sous prétexte que, dans l'histoire, les chrétiens qui se sont entichés des prophéties ont fini par déraisonner, L.D.

propose une voie médiane qui fut celle des grands docteurs de l'Église. Bien sûr il y apporte son expérience personnelle, ses réflexions, mais dans les grandes lignes il entend rester proche de l'enseignement du Nouveau Testament.

Cette prise en compte sérieuse de la parousie est une réponse d'espérance au cœur d'un XX<sup>e</sup> siècle qui fut aussi celui d'Auschwitz, de la bombe atomique, des totalitarismes. Face au sentiment d'absurdité voire de nihilisme qui pourrait gagner les esprits, il faut entendre cette parole initiale de la liturgie de la cène : « En haut les cœurs ».

Trop souvent, les regards se sont tournés vers le passé. Il s'agissait de retrouver un idéal perdu et de faire revivre une Église primitive un peu trop idéalisée (restaurationisme). Une fois parvenu à un niveau jugé adéquat et installé dans une forme ecclésiale considérée comme conforme à la Bible, il suffirait de durer en attendant la venue glorieuse du Seigneur. Mais ne risque-t-on pas d'agir comme le serviteur qui a enterré son talent (Mt 25) ?

Pour L.D., l'effusion des « pluies de l'arrière-saison » (expression classique des milieux pentecôtistes), est accordée non pas en vue de raviver une Église plus charismatique, mais de préparer toute l'Église à la parousie. Il y a dans cet élan de pentecôte du XX<sup>e</sup> siècle plus qu'un énième réveil qui lui aussi finira par se tarir. Il y a au contraire un *kairos*, une nouveauté dont il faut prendre toute la mesure. Il écrit dans la *Charte* :

§ 17 / 21 Au cours des siècles, il n'y a pas eu de Réveil sans défrichement d'un terrain nouveau. Ainsi toute marche en avant de la conquête inaugurée par S. Paul chez les Païens a son origine dans un Réveil spirituel.

§ 39 / 43 Les mouvements œcuméniques et les efforts catholiques semblent ne pouvoir se rejoindre que s'il surgit, par la Grâce de Dieu, un événement nouveau.

Pour comprendre la nouveauté dont il est ici question, il faut se placer dans le contexte d'une réflexion essentiellement située sur le plan spirituel. Pour L.D., la nouveauté n'est pas de l'ordre des circonstances historiques (il a rejeté l'idéologie du progrès ; il a critiqué la catégorie du « périmé » mise en œuvre par la philosophie idéaliste<sup>42</sup>), ni d'une société caractérisée par la fuite en avant ou la recherche de la mode. Le neuf pour L.D. ne vient que de Dieu : « Voici, je fais toutes choses nouvelles ! » (Ap 21,5 en écho aux propos du

---

<sup>42</sup> « Examen de l'idéalisme », *Études Théologiques et Religieuses*, 1931, pp. 24-48, 137-160, 351-375., Pour la catégorie du périmé : Comp. 1, pp. 255-257.

deutéro-Ésaïe 42,9 ; 43,19 ; 48,6 ; 66,22). Le pasteur Dallière rejoint ici la pensée paulinienne quand elle évoque le mystère : le passage du voilé au dévoilé en un temps qui n'appartient qu'à Dieu (Ép 3,9 ; Col 1,26).

L'accueil et la compréhension de la nouveauté sont donc étroitement liés à la vie charismatique du croyant, vie qui prend place dans la réalité de l'Église : une, sainte, catholique et apostolique. Quand l'unité est perdue, la catholicité est revendiquée par chaque Église au détriment des autres confessions et l'apostolicité se mue en hiérarchie où le pouvoir remplace le service. Cette Église n'exprime donc plus la sainteté que Dieu voulait lui conférer.

C'est pour cela que L.D. ne montre qu'un intérêt très relatif pour ce qui est de l'ordre de l'innovation surtout si elle se présente comme invalidant ce qui la précède. On peut évoquer ici une anecdote rapportée par le pasteur Alphonse Maillot, à propos d'une pastorale consistoriale au sortir de la guerre. Les jeunes pasteurs, disciples de K. Barth, voulaient en remonter aux collègues plus âgés à qui ils reprochaient leur piété coupée des défis de l'heure. Lors de cette rencontre, L.D. fut invité à parler :

« Puis ce fut le tour du pasteur Dallière qui, tout naturellement, lui, ne prit pas les chemins de l'ironie, mais ceux de la théologie. Le discours fut bref et pourtant long et lourd. [...] J'étais K.O. debout. Dallière s'était introduit dans la faille de mon système barthien, faille que j'avais pressentie, tout en restant incapable de la préciser ni de la cerner. Et Dallière venait d'y déposer de la dynamite »<sup>43</sup>.

Ce qui importe dans ce récit, c'est l'exemple qu'il offre de pasteurs qui assimilent la nouveauté avec l'innovation et pensent en termes de rupture. Pour L.D., c'est là une démarche purement formelle et vouée à une perpétuelle répétition : l'innovation d'aujourd'hui sera bientôt dépassée et remplacée par une autre. Le moderne est un « ringard » en puissance ! Bien sûr L.D. ne refuse pas le changement et il vit avec son temps, mais le neuf lui semble d'un autre ordre que la mutation polymorphe du réel. Le risque existe pour la théologie de soumettre sans vigilance le donné de la foi à la matrice du changement. Il y a une forme d'élitisme des clercs qui se coupe de la vie de foi du peuple croyant<sup>44</sup>.

<sup>43</sup> « Comment on change de théologie », in *Histoire d'eaux et d'autres*, Paris : Les Bergers et les Mages, 1989, pp. 53-55.

<sup>44</sup> Sur ce point, l'opinion de L.D. n'a pas beaucoup évolué comme l'indique cet article de jeunesse : « Plaçons-nous au point de vue des âmes simples qui ont une

La démarche n'est pas nouvelle et a accompagné toute l'histoire de la théologie depuis l'Antiquité où le néo-platonisme joua un rôle important, à l'époque moderne où le développement des sciences exactes fascina de nombreux penseurs, en passant par le Moyen Âge épris d'aristotélisme. Au XX<sup>e</sup> siècle, c'est presque chaque décennie qui verra la théologie se mettre à l'école de l'existentialisme, du marxisme, du structuralisme, de la psychanalyse, de la philosophie du process... Cette tendance L.D. l'a aussi perçue avec le mouvement du Réveil qui, au nom d'un renouveau de la foi, risquait de poser un jugement sur les Églises établies (cf. citation à la note 23).

Quel est donc ce neuf auquel aspire le fondateur de l'Union de prière ? Il nous semble que ce neuf est à la fois de l'ordre de la divine surprise (L.D. a parfois employé l'expression de « coup d'État divin »)<sup>45</sup> mais aussi en cohérence avec ce qui relève des promesses de l'alliance (c'est pour cela que le destin d'Israël ne peut être laissé de côté). Cette nouveauté est autant liée à l'espérance et à la grâce qu'au labeur auquel chaque disciple est invité (lettre de Jacques). Il est donc logique, dans cette perspective, que le cadre où cette nouveauté pourra surgir soit l'Église puisqu'en elle il y a conjonction de la pérennité sacramentelle, marque de cette fidélité de Dieu envers ses créatures, et nouveauté en raison de l'action de l'Esprit au cœur du culte. La perspective œcuménique reçoit ici un appui important puisque pour L.D., l'Église est entendue au sens transconfessionnel. C'est donc ensemble mais aussi avec nos histoires et nos spécificités qu'il faut se disposer à recevoir cet élément neuf.

Voilà pourquoi L.D. ne peut se résoudre à confier cette quête de l'élément nouveau au seul travail théologique, si ce travail s'accomplit uniquement dans un cadre académique coupé de la vie ecclésiale. De même qu'il a fermement rejeté les spéculations eschatologiques, avatar pseudo-spirituel d'une forme de rationalisme, il refuse de cantonner le ministère de docteur à la culture livresque. Il ne suffit

---

piété vivante. (C'est toujours là qu'il faut en revenir, car nous sommes les *serviteurs* du peuple de Dieu.) Nous les trouvons fortement attachées à l'Évangile et au dogme, mais, avouons-le, la théologie, elles s'en méfient. Elles craignent la nouveauté, l'invention humaine, le renversement de la foi. 'Préjugé religieux, obscurantisme, ignorantisme !', j'entends d'ici le mépris des esprits forts. Je l'ai partagé, moi aussi. Mais j'en suis venu à croire que ce sont les simples qui ont raison » (« Le Réveil et la doctrine : IV. Les dangers de la théologie », *La Vie Nouvelle*, vendredi 30 septembre 1927, p. 306b).

<sup>45</sup> Cette formule n'apparaît que tardivement dans les écrits de L.D. même s'il reconnaît l'avoir empruntée à un article du Père Pierre Benoît daté de 1948. *Le Réveil et le renouveau du Saint-Esprit*, 1970, 2<sup>e</sup> étude : Les coups d'état de Dieu, Comp. 2, pp. 516-520.

pas non plus de s'immerger dans le flot de la vie sociale, culturelle, politique<sup>46</sup>. La nouveauté, celle que le docteur poursuit pour la partager aux fidèles, se reçoit dans la prière de l'Église. Mais comme nous l'avons vu, pour L.D., la prière de l'Église dépasse le cadre confessionnel. Le théologien qui comme le guetteur tente de discerner ce qui peut surgir à l'horizon, est obligé de cultiver la dimension de communion. S'il prend lui aussi sa place dans une Église confessante, il ne s'enferme pas dans le cadre étroit des identités confessionnelles. Rappelons que L.D. a pratiqué cette ouverture tout en affirmant son enracinement réformé. Il nourrit sa réflexion aussi bien des auteurs pentecôtistes que des mystiques catholiques ; il lit K. Barth et le revivaliste américain Finney.

Et s'il estime que cet élément nouveau reste encore en attente, c'est peut-être parce que le cadre ecclésial où il pourrait se révéler est encore insuffisamment réalisé. Encore une fois, il ne suffit pas pour lui de réunir toutes les sommités de la théologie pour que, du choc de la rencontre, jaillisse cet élément neuf. Ce serait chercher à forcer la main de Dieu. Le fondateur de l'Union de prière guette au contraire, celles et ceux qui, comme lui, fondent leur pensée sur la prière et s'ouvrent ainsi à la dimension prophétique par laquelle s'exprime la quintessence de toute parole théologique. Pour en arriver là, il faut de longues lectures, des cahiers noircis de notes et de réflexions, des échanges et des débats, mais tout ce labeur est à l'œuvre finale ce que les croquis sont au tableau de maître.

L'élément nouveau implique une ascèse, personnelle et ecclésiale. Il n'est donc pas étonnant que la nouveauté soit reliée au baptême en tant qu'il est dépouillement radical :

« Dépouillons-nous d'abord en Jésus de notre soi-disant civilisation moderne, et de notre nationalisme. Nous cessons d'appartenir au monde des techniques, des modes, de la nouveauté et du modernisme, pour appartenir à Jésus, auteur d'un fait infiniment plus moderne, son Avènement comme Messie »<sup>47</sup>.

Mais c'est aussi par la prière que le tri s'opère entre le nécessaire et l'accessoire, entre le chemin à suivre et l'impasse à éviter. Ce que L.D. écrit à propos d'Israël dans la *Charte* peut aussi s'appliquer à notre sujet :

---

<sup>46</sup> On connaît la phrase de Hegel disant que la lecture matinale du journal était une sorte de prière réaliste.

<sup>47</sup> *Le Réveil et le renouveau du Saint-Esprit*, 1970, 2<sup>e</sup> étude, § 3 : Nous replacer sous le baptême, Comp. 2, p. 519.

§ 27 / 31 Ce qu'elle lui donne d'abord, c'est sa prière : car nulle prophétie de l'Écriture ne s'accomplit sans l'intercession de l'Église. Il y faut la libre coopération de volontés humaines qui veulent les buts de Dieu (souligné par nous).

## Conclusion : Vouloir les buts de Dieu

En une époque où les Églises, non sans raison, réfléchissent à leur organisation, leur fonctionnement, leur gouvernance, l'approche de L.D. rappelle que la clé n'est pas dans l'adoption de nouvelles techniques, ni dans la multiplication des règles (même si la vie communautaire se révèle plus harmonieuse avec un tel cadre), mais fondamentalement dans un ajustement à cette volonté divine qui, en Christ, conduit toute la création vers sa plénitude.

La recherche d'une harmonie dans l'exercice des ministères, le souhait de paix dans la vie des communautés, est une aspiration légitime qui découle de l'exercice de cet amour-agapê qui donne toute sa pertinence aux charismes (1 Co 12–13). Si en outre cette aspiration est éclairée par l'horizon eschatologique du « Shalom » apporté par le Prince de la paix (És 9,6 ; Ép 2,14), nous comprenons que le but de Dieu au terme de l'histoire du salut c'est restauration de l'harmonie relationnelle qui existe de toute éternité en Dieu et qu'il voulait partager avec ses créatures.

Même balbutiante, même imparfaite, même fragile et toujours à retrouver, la communion dans l'Église, corps vivant où chacun trouve une place pour s'épanouir, ne vise pas le bonheur des individus, mais l'harmonie des peuples, selon la *lectio difficilior* d'Apocalypse 21,3<sup>48</sup>. Car si l'enfer peut être décrit comme l'égoïsme poussé à son comble<sup>49</sup>, la création nouvelle est caractérisée par une *koinonia* de toutes les créatures (És 11,1-9). C'est pour cela que vue sous l'angle eschatologique, l'Église n'est pas une construction ou une structure, mais une « Épouse ».

« L'espérance en l'homme est une vertu de l'âme, individuelle si l'on veut ; mais elle tend vers une plénitude universelle.

---

<sup>48</sup> « Ils seront ses peuples » plutôt que « Ils seront son peuple ».

<sup>49</sup> Saint Augustin dans la *Cité de Dieu* le disait ainsi : « Deux amours ont donc bâti deux cités, l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, la cité de la terre ; l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, la cité de Dieu » (XIV, 28). C.S. Lewis dans sa fiction *The Great Divorce* (1945) imagine aussi l'enfer comme une ville où chacun met la plus grande distance possible entre lui et les autres. Citons aussi la formule célèbre de la pièce *Huis-clos* (1944) de Jean-Paul Sartre : « L'enfer, c'est les autres ».

Limiter l'espérance au bonheur de l'âme séparée après la mort est impossible. L'espérance veut que Dieu soit heureux par la présence de toute son Église aimée, épouse du Fils dans la Résurrection ; l'espérance veut que toute l'Église ressuscitée soit heureuse dans la vue de Dieu ; mon espérance sera comblée quand, ressuscité, j'aurai part à la plénitude de la présence de Dieu et de l'Église »<sup>50</sup>.

Si nous répondons chacun à un appel de Dieu en Christ, soit pour un ministère institué soit pour un service compris comme relevant du sacerdoce universel, cet appel est en vue de cette réconciliation ultime quand Dieu fera toute chose nouvelle. La vie du ciel dans la béatitude éternelle ne sera pas la vie de notre monde civilisé dépouillée de ses lourdeurs et imperfections (même si la Jérusalem d'en-haut a les traits d'une cité) mais la célébration intemporelle du Dieu trois fois saint.

La vie de l'Église et le quotidien de nos communautés en attendant cette heure c'est d'accueillir et d'attester par son culte en esprit et en vérité cet avant-goût du Royaume.

« Dans les affaires d'ici-bas, le Français moyen qu'est chacun de nous, se voit sollicité par les promesses de toutes sortes, les promesses électorales par exemple. Le candidat dépeint le but merveilleux que se propose son parti. Il sollicite notre voix pour y parvenir. Tout autre est la présence de l'Église au monde. Elle ne demande pas la voix des hommes pour introniser son Seigneur. C'est déjà fait : 'Celui qui a été abaissé pour un peu de temps au-dessous des anges, Jésus, nous le voyons couronné de gloire et d'honneur' (Hébreux 2,9). L'Église présente au monde ne recrute pas ses militants en vue d'un lendemain terrestre. Le programme de l'Église – le programme de son Chef –, c'est d'achever la plénitude de sa formation en Christ, en vue de sauver le monde du péché et de la mort. Programme utopique entre tous : 'Nous t'entendrons là-dessus une autre fois' (Actes 17,32). Pourtant, si nous voulons entendre S. Paul aujourd'hui, il nous montre que c'est là le seul programme absolument vrai et certain, raisonnable et fondé : et que, à côté de lui, il n'y en a pas d'autre »<sup>51</sup>.

---

<sup>50</sup> *Communauté de l'espérance*, 1953, 2<sup>e</sup> étude, § 4 : L'espérance de Dieu, Comp. 2, p. 275.

<sup>51</sup> *L'Église présente sous l'action du Saint-Esprit*, 1967, 4<sup>e</sup> étude, introduction, Comp. 2, p. 484.

La question des ministères n'est donc pas d'abord un sujet d'administration ecclésiastique ou de théologie pratique, mais de liturgie au sens noble du terme. Cela prend tout son sens quand on se rappelle que nous sommes appelés à être un peuple de prêtres (Ex 19,5; 1P2,9; Ap 1,6) qui à chaque célébration du Repas du Seigneur n'oublie pas l'horizon du Maranatha et ose dire comme les premières générations de disciples :

« Vienne la grâce et que ce monde passe ! Hosanna au Dieu de David ! » (*Didachè*, X.6)

■

### ***Questions de réflexion proposées par les organisateurs du Colloque :***

*Les ministères institués fournissent-ils une médiation nécessaire à l'action de l'Esprit au sein de l'Église ? Constituent-ils au contraire un frein à cette action ? Ou les deux à la fois ?*

*Comment articuler plus précisément le lien entre l'action de l'Esprit dans l'Église – le « sacerdoce universel » – et les ministères établis (Ép 4,11) ?*

*Par ailleurs, existe-t-il des critères théologiques, bibliques, pratiques ou expérimentaux permettant de reconnaître l'action de l'Esprit chez telle personne en vue d'un ministère dans l'Église, au risque de la confronter à un cadre prédéfini historiquement et/ou culturellement ?*

*Est-ce simplement la conviction personnelle d'être appelé à un ministère qui est déterminante ou y a-t-il aussi des critères plus objectifs et plus mesurables ?*